

Thèmes substitués au thème du « svayamvara »
Le Tournoi, l'Ascension de la montagne de verre
et le Saut vers le faite

Divers contes, — du type affaibli de *L'Époux mystérieux*, comme les précédents, — ont, eux aussi, voyagé à travers l'Europe, mais sans l'épisode du *svayamvara*.

Dans ces contes, la princesse ne jette pas la « guirlande de victoire » sur un époux qu'elle-même a choisi. Elle couronne un vainqueur, et si, parfois, elle l'a désiré pour époux, jamais son libre choix n'a le droit de le désigner comme tel.

Malgré cette différence considérable, ce groupe de contes n'en vient pas moins se ranger à côté de ce qui précède : en effet, tout comme l'élu du *svayamvara*, c'est soudainement que le vainqueur révèle une vaillance et une beauté qu'auparavant il s'obstinait à tenir cachées sous d'humbles dehors. Le parallélisme avec l'épouse-fée et sa grossière enveloppe continue à se manifester.

En examinant ici les substitutions au thème du *Svayamvara*, nous ne faisons donc pas, ce nous semble, une digression. Du reste, ce que nous nous proposons, dans ces *Monographies*, c'est notamment de chercher à saisir sur le vif l'action, si peu soupçonnée jusqu'à présent, de cette sorte d'instinct qui, par le sentiment intense des analogies, des affinités, a, d'une manière souvent bien imprévue, varié, modifié, transformé les combinaisons de thèmes d'où résultent les contes. Et, de plus, dans le cas présent, de nouveaux et instructifs rapprochements avec des contes de l'Inde s'ajouteront à la masse de ceux que nous avons pu déjà rassembler à l'appui de notre thèse du grand réservoir folklorique indien et de ses multiples dérivations.

*
**

Voici d'abord un conte où le *svayamvara* a été remplacé par un *tournoi*, un conte danois, dont on trouvera toute la première partie résumée dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 12 (I, p. 141) :

La plus jeune fille d'un roi aperçoit, un jour, les cheveux d'or que le

prince déguisé, le prétendu jardinier, couvre constamment d'un bonnet; elle prend le prétendu teigneux en si grande affection, que ses deux sœurs ne cessent de la taquiner à ce sujet.

Or, le roi décide qu'il mariera ses trois filles aux chevaliers qui remporteront le prix dans trois tournois : le vainqueur de chaque tournoi recevra de celle des princesses dont la main est, cette fois, en jeu, une *pomme d'or* et sera son fiancé.

Au premier tournoi, le garçon jardinier apparaît en chevalier, revêtu d'une brillante armure d'acier, et, vainqueur, il reçoit de l'aînée des princesses la pomme d'or ; puis il s'enfuit, en jetant la pomme à un freluquet, fils de comte, qui s'est tenu hors de la lice. Au second tournoi, pour lequel il a endossé une armure d'argent, il donne aussi la pomme qu'il a gagnée, à un autre fils de comte, désarçonné par lui. Le troisième jour, où son armure d'or et ses cheveux d'or, flottant sur ses épaules, font de lui « un ange de Dieu plutôt qu'un homme », il garde la pomme que lui a remise la plus jeune fille du roi. Reprenant ensuite ses humbles vêtements de garçon jardinier, le jeune prince va présenter la pomme au roi, qui ne veut pas le croire.

La dernière partie du conte danois donne successivement deux incidents, qui parfois sont à l'état isolé dans les contes de cette famille : l'humiliation des fiancés des deux princesses aînées, la guerre avec la bataille gagnée par le guerrier inconnu, lequel se révèle finalement comme n'étant autre que le prétendu teigneux.

Tournoi aussi dans deux variantes d'un même conte, — l'une, tchèque et l'autre, allemande, — où les pommes d'or, au lieu d'être la récompense des vainqueurs, sont jetées en l'air par les princesses pour être rattrapées à la pointe de la lance par les champions. Dans le conte tchèque, il y a trois princesses ; dans le conte allemand, une seule ; mais l'épisode des beaux-frères ne figure pas plus dans le premier conte que dans le second (1).

*
* *

L'épisode du tournoi nous amène à un épisode très particulier d'un conte « saxon » de Transylvanie (voir, pour l'introduction, les remarques de notre conte de Lorraine, n° 12, I, p. 140, note 1) :

Après avoir rapporté de trois pays mystérieux un rameau de cuivre, un rameau d'argent et un rameau d'or, le jeune homme aux cheveux d'or, qui se fait passer pour teigneux, est entré au service d'un roi comme marmiton. Un jour, des chevaliers et des comtes se présentent

(1) A. Waldau, *Böhmisches Märchenbuch* (Prague, 1860), p. 71 — Grimm, n° 436.

au roi pour tenter de gravir une montagne de verre, au haut de laquelle la fille du roi est assise; celui qui lui donnera la main, l'épousera. Aucun des prétendants ne réussit dans l'entreprise; plusieurs même s'y cassent le cou. Mais le marmiton, dévoilant sa beauté et ses cheveux d'or, arrive transfiguré, tenant en main le merveilleux rameau de cuivre; il grimpe sans effort, et fait hommage de son rameau à la princesse; après quoi il s'esquive. Le lendemain, nouveau concours de grands seigneurs, et, pour eux, nouvel échec; nouvelle victoire du jeune homme qui, avant de disparaître, remet respectueusement à la princesse le rameau d'argent. Même triomphe, le troisième jour, où le jeune homme parvient avec son rameau d'or au sommet de la montagne de verre, pour s'éclipser aussitôt.

Le roi ordonne à tous les jeunes gens de son royaume de venir défiler devant lui; mais aucun n'a des cheveux d'or. Le roi demande ensuite s'il n'y a plus aucun autre jeune homme, et le cuisinier lui amène son marmiton, lequel se fait reconnaître comme étant celui qui a conquis la main de la princesse.

Cette histoire de la montagne de verre se retrouve dans un groupe de contes européens; mais, — à la différence du conte transylvain, — le héros n'y dissimule pas, au début, sa beauté sous d'humbles apparences. De plus, c'est à cheval qu'il s'agit de gravir la montagne de verre, et le jeune homme a, pour y réussir, l'aide d'un cheval merveilleux (1).

*
* *

Un autre groupe de contes n'a pas la montagne de verre. Ce qui est imposé aux prétendants à la main d'une fille de roi, c'est de sauter, d'un bond de leur cheval, jusqu'au faite d'un palais (jusqu'au troisième étage, parfois), où est assise une princesse, et de donner un baiser à celle-ci, qui devient la fiancée du vainqueur. A de nombreux contes de pays slaves, Russie, Lithuanie, Pologne (2), il faut ajouter un conte finnois et aussi un conte des Mingréliens du Caucase (3).

Dans les deux groupes de contes, le héros est le plus jeune de trois frères, lequel passe pour un peu simple, et, loin de tirer parti

(1) A l'occasion d'un conte esthonien (Fr. Kretzwald. *Estnische Märchen*, Halle, 1869), Reinhold Koehler a donné, p. 361 de ce recueil, l'indication de plusieurs contes (allemands de Saxe et du Schleswig, danois, norvégien), ayant celle montagne de verre, que le héros gravit à cheval.

(2) M. W. Wollner a donné une liste de ces contes slaves dans ses remarques sur un conte lithuanien du gouvernement de Suwalki (A. Leskien et K. Brugman. *Litauische Volkslieder und Märchen*, Strasbourg, 1882. p. 521-526).

(3) Pour le conte finnois, voir les remarques de R. Koehler sur Kretzwald; pour le conte mingrélien, l'ouvrage déjà cité de miss M. Wardrop, *Georgian Folk Tales*, p. 141.

de son succès, il s'empresse de reprendre sa place au logis ; c'est seulement au bout de quelque temps et, le plus souvent, sans intervention de sa part, qu'il est reconnu pour le vainqueur cherché partout.

Résumons maintenant la partie centrale d'un conte de l'Inde du Nord (1) :

Le plus jeune des sept fils d'un râdjâ, apprenant que ses six frères sont partis pour le « pays de Chine » où, demeure la princesse Pantch-phûlâ Râni, part lui-même, en guenilles, sur un misérable cheval, et, ayant rejoint ses frères, qui ne le reconnaissent pas, il s'offre à les servir.

Un jour, Pantchphûlâ Râni fait proclamer que celui-là gagnera sa main, qui sautera à cheval jusqu'au faite du palais ; mais il faudra aussi frapper la princesse d'une boule, et tout cela, cinq fois. Des princes sont venus du monde entier ; mais aucun n'a pu réussir.

Le jeune prince déguisé brûle un crin noir, que lui a donné un « cheval céleste » [nous dirons plus loin en quelles circonstances], et aussitôt apparaît ce cheval, « noir comme la nuit », apportant pour son cavalier une armure noire, « telle que jamais œil humain n'en a vue ». Le cheval, d'un bond, saute au faite du palais, et le jeune homme frappe la Râni d'une boule ; puis cheval et cavalier disparaissent. Le lendemain, le prince brûle un crin blanc, présent d'un autre cheval céleste, et, couvert d'une armure blanche, il renouvelle son exploit de la veille ; mais, cette fois, la princesse le marque sur le poignet de l'empreinte d'un pièce de monnaie chauffée à blanc. Un des cipayes de la Râni le rencontre dans la journée en haillons, et voyant la marque sur son poignet, il l'emmène de force au palais. La Râni veut l'épouser immédiatement ; mais il dit qu'il est un esclave ; ensuite, qu'il est fou. Elle ne l'en épouse pas moins.

Ce qui suit, dans ce conte indien, n'est autre que la dernière partie de bon nombre de contes qui ont l'épisode du *svayamvara* :

Le héros cède à ses beaux-frères, moyennant qu'ils se laissent marquer au fer rouge sur le dos, l'oiseau-géant, dont la chair doit guérir le Râdjâ malade, et qu'il a capturé avec l'aide d'un de ses chevaux célestes. Plus tard, une guerre ayant éclaté et les fils du Râdjâ ayant été défaits, le héros, à la demande de sa femme, accourt sur son coursier merveilleux et gagne la bataille. Comme ses beaux-frères s'attribuent la victoire, le Râdjâ fait faire une enquête ; le prince est appelé, et l'on découvre sur le dos des menteurs les marques infamantes.

Arrêtons-nous un instant sur un rapprochement que suggère la

(1) W. Crooke, *Folktales in Hindustan*, n° 11 (dans *Indian Antiquary*, septembre 1893, p. 272 et suiv.)

« boule » du conte indien. Dans un autre conte, également de l'Inde (Voir nos remarques, *op. cit.*, t. I, pp. 151-152), un prince né sous forme de singe, s'en va, lui aussi, avec ses six frères, nés d'autres mères, au pays d'une princesse dont la main est offerte par le roi son père à celui qui remplira une certaine condition : lancer une grosse et pesante *boule* de fer, de façon à atteindre la princesse, qui se tient dans la véranda, à l'étage supérieur du palais. — Ici, le héros, après s'être dépouillé de sa peau de singe, vient, trois soirs de suite, et chaque fois sous de magnifiques habits différents, caracolant dans la cour du palais, tout resplendissant avec sa chevelure d'or ; mais ici le « cheval céleste » ne sert qu'à promener, sous les yeux de la princesse, le beau prince dont elle s'éprend, et à permettre à celui-ci de s'enfuir à toute bride, chacune des trois fois que, debout sur ses étriers, il atteint la princesse avec sa boule (1). Dans ce même conte, la princesse ne peut, naturellement, imprimer au vainqueur un sceau qui le fera reconnaître, puisque, ici, elle n'a jamais le prince à la portée de sa main ; le signe dont elle le marque, c'est une blessure qu'elle lui fait à la jambe en lui décochant une flèche, pendant qu'il s'enfuit (2). Le singe (car le prince a repris son enveloppe animale), ayant été entendu gémissant par suite de sa blessure, est amené au palais par des émissaires de la princesse, et celle-ci l'épouse. Finalement elle brûle la peau de singe et le charme est rompu.

Dans ces innombrables combinaisons d'où naissent les contes, voilà donc de nouveau, mais transposé du féminin au masculin, ce trait du *brûlement de l'enveloppe animale*, que le thème de *l'Épouse-fée* nous a mis tant de fois sous les yeux.

2 bis

Le conte indien du « Saut vers le faite du palais » et son Introduction

Si l'on veut avoir une idée un peu exacte des ressemblances qui existent entre le conte de l'Inde du Nord et les contes des deux

(1) Cheval et vêtements ont été envoyés « du ciel » au prince-singe ; il n'est pas dit pourquoi ni comment. Sur ce point, l'autre conte indien, — dont ce détail est évidemment une infiltration, — est bien autrement circonstancié, ainsi qu'on le verra.

(2) Encore une infiltration, un souvenir de l'épisode de la guerre où, dans certaines variantes, le vainqueur (le prétendu teigneux) s'enfuyant sans vouloir se faire connaître, le roi le blesse pour pouvoir le reconnaître plus tard (voir nos remarques, *op. cit.*, t. I, pp. 144-145).

groupes occidentaux, il faut jeter un coup d'œil, non pas seulement, comme nous l'avons fait, sur ce qui suit le *Saut vers le faite du palais* (l'humiliation des beaux-frères), mais sur ce qui le précède, en un mot, sur tout l'*encadrement* du thème central. Pour dégager un peu un exposé, déjà très encombré par l'abondance des rapprochements qui s'imposent, nous consacrerons à cette curieuse Introduction une petite étude spéciale.

Le conte indien commence ainsi :

Un râdjâ rêve, une nuit, d'un jardin merveilleux, le jardin même de Râdjâ Indra (le dieu Indra). A son réveil il ordonne de lui faire un jardin pareil, et telles sont ses richesses, qu'il y réussit. — Un jour, trois *pari* (fées) descendent sur la terre, voient le jardin et vont faire leur rapport à Indra qui, très mécontent, envoie ses quatre *deo* (génies) ravager pendant la nuit le jardin. Le râdjâ promet moitié de son royaume et de ses trésors à qui découvrira les auteurs de l'attentat, et les sept princes, ses fils, demandent à monter la garde pendant la nuit, avant tous autres. Les six premiers, chacun à son tour, s'endorment. Le septième, pour ne pas s'endormir, se fait une coupure au petit doigt et y met du sel ; aussi est-il éveillé quand arrive, dans un nuée d'orage, le *deo* blanc, sous forme de cheval. Le jeune prince saute sur son dos et le bat tellement que le cheval merveilleux demande grâce. Il donne au prince un crin de sa queue : quand le prince aura besoin de ses services, il n'aura qu'à brûler ce crin. Puis il explique au prince qu'il est un des quatre *deo* d'Indra, l'un noir, un autre rouge, le troisième blanc, le dernier vert : si le prince se rend maître d'eux tous, cela ira bien. — Cette même nuit, les trois autres *deo*, également sous forme de cheval, sont successivement domptés.

Telle est, en substance, l'introduction du conte indien. On va voir qu'elle aussi est arrivée en Europe ; mais, naturellement, et le dieu Indra, et ses quatre génies, et la contrefaçon quasi sacrilège de son jardin céleste, sont restés en route.

Dans un conte petit-russien (Wollner, *loc. cit.*, p. 525), le blé des champs qu'un empereur possède sur le bord de la mer, est mangé, chaque nuit. Là aussi, les fils de l'empereur (trois fils) doivent veiller, et, seul, le plus jeune, qui s'est fait un lit d'épines, ne s'endort pas : il s'empare, au cours de trois nuits qui se suivent, de trois chevaux merveilleux du troupeau des « chevaux de la mer ». Ce sont ces chevaux qui sauteront, avec le prince en selle, jusqu'au troisième étage d'une princesse.

Cette même histoire a été mise, par quelque savant homme du pays, en « légende ruthène » (les Ruthènes de Galicie parlent la même langue que les Petits-Russiens), en légende *solaire*, comme

de juste : le plus jeune des trois princes, un peu simple, s'appelle Korsz, ce qui est, paraît-il, le nom du « dieu du Soleil ruthène », et, après son mariage avec la princesse, il combat, dans des aventures à prétentions épiques, ce qui est qualifié de « les démons des ténèbres » (1).

Dans un conte lituanien (Leskien et Brugman, *op. cit.*, p. 357), le héros n'est pas un prince ; il est le plus jeune des trois fils d'un « homme ». Ce qui est mangé, chaque nuit, c'est l'orge de cet homme, et cela dans l'écurie même. Le voleur (il n'y en a qu'un), c'est un cheval blanc, qui arrive à travers les airs ; il ne donne pas à son vainqueur, pour prix de sa mise en liberté, un crin de sa queue ; il promet d'accourir, dès qu'il sera appelé.

Un conte de l'Allemagne centrale (2) est altéré : Un paysan remarque, chaque matin, qu'une de ses meules de foin a disparu ; mais ici c'est un nain qui enlève ces meules, et le plus jeune des trois fils du paysan le voit charger le foin, la première nuit, sur un cheval brun, la seconde sur un cheval blanc, la troisième sur un cheval noir. Le nain, que le jeune homme empoigne chaque fois, lui donne successivement les trois chevaux. — Suit l'histoire de la montagne de verre à gravir.

*
* *

Dans la plupart des contes appartenant aux deux groupes indiqués, — montagne de verre à gravir, faite d'un palais à atteindre, — l'introduction est autre que celle du conte indien ; mais il y a, là aussi, une *veillée*, la veillée sur la tombe d'un père, et que celui-ci, en mourant, a prescrite à ses trois fils. Les deux aînés, soit par poltronnerie, soit par mépris des dernières volontés paternelles, se font remplacer, chacun pour sa nuit, par leur plus jeune frère, lequel veille ainsi trois nuits de suite. En récompense de sa piété filiale, il reçoit les *chevaux* et les armures, avec lesquels il gravira la montagne de verre ou sautera au faite du palais.

La première des deux introductions, — celle du *Jardin dévasté*, — a ses analogies dans divers contes ; mais elle y est suivie d'aventures qu'il serait trop long d'examiner en détail. Tantôt, le jeune

(1) J. Jandaurek, *Das Karnigreich Galizien und Lodomerien und das Herzogthum Bukowina* (Vienne, 1884), p. 142 et suiv.

(2) E. Sommer, *Sagen, Märchen... aus Sachsen und Thüringen* (Halle, 1846), p. 93.

prince, en poursuivant le voleur du jardin royal, descend dans un monde inférieur et y délivre trois princesses captives (voir les remarques de notre conte de Lorraine n° 1, I, p. 12, et les remarques Bolte-Polivka sur Grimm, n° 57) : tantôt une plume éblouissante, que la flèche du plus jeune prince a détachée de l'aile d'un oiseau merveilleux (qui, là, est le voleur), fait envoyer le jeune homme par le roi, son père, à la recherche de l'oiseau ; tantôt... Mais nous ne pouvons nous engager dans une étude qui nous éloignerait trop de notre sujet. Les remarques Bolte-Polivka et Wollner seraient à consulter par qui voudrait pousser plus avant.

2 ter

Un conte de l'Égypte des Pharaons

C'est ici le lieu d'examiner un peu un épisode d'un vieux conte de l'Égypte des Pharaons, conte dont autrefois nous avons dit un mot en étudiant le célèbre *Roman des Deux Frères*, qu'a conservé un papyrus du xiv^e siècle avant notre ère (*Contes populaires de Lorraine*, I, p. Lxvii). Le conte en question, intitulé par M. Maspero *Le Prince prédestiné*, est d'une date presque aussi ancienne (1).

L'épisode, que nous avons seulement touché jadis, est celui-ci :

Le prince de Naharanna (Syrie septentrionale) fait construire à sa fille, son unique enfant, une maison dont les soixante-dix fenêtres sont éloignées du sol de soixante coudées, et, s'étant fait amener tous les fils des princes du pays de Khar (région au sud de Naharanna), il leur dit : « Celui qui atteindra la fenêtre de ma fille, elle lui sera donnée pour femme. » Les princes se mettent, chaque jour, à « s'envoler » vers la fenêtre ; mais aucun ne peut l'atteindre.

Arrive, un jour, le fils du roi d'Égypte, qui voyage sous un faux nom. Il dit aux princes : « S'il vous plaît, je conjurerai les dieux, et j'irai m'envoler avec vous ». Et « il s'en alla pour s'envoler avec les enfants des chefs, et il s'envola, et il atteignit la fenêtre de la fille du chef de Naharanna ».

Le père de la princesse refuse d'abord de la donner en mariage à un jeune homme qu'il croit n'être pas de haute naissance. Mais la princesse insiste tellement, qu'elle épouse le vainqueur.

(1) G. Maspero, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne* (Paris, 1882), p. 33 et suiv.

Assurément, cet épisode du conte de l'Égypte pharaonique rappelle tous ces contes populaires actuels, — et notamment le conte de l'Inde septentrionale, — dans lequel le héros fait sauter son cheval merveilleux jusqu'au dernier étage ou jusqu'au faite d'un palais, pour y atteindre une princesse. Ces contes dérivent-ils du conte de l'antique papyrus égyptien, et la découverte de ce conte ébranle-t-elle la thèse, tout historique, de la diffusion des contes indiens à travers le monde ?

Examinons les choses de près. Et d'abord, le trait si particulier du *cheval*, qui saute jusqu'au haut du palais de la princesse, figure-t-il dans le vieux conte ? Là, les prétendants « s'envolent » vers la fenêtre qu'il faut atteindre, ce qui n'est pas la même chose, et M. Maspero a fait à ce sujet cette très importante observation : « Le prince de Naharanna impose-t-il aux prétendants une *épreuve magique* ? Je serais tenté de le croire, en voyant que, plus loin, « le fils du roi d'Égypte *conjure les dieux* en entrant en lice à son « tour. »

De plus, voyons comment, dans le conte égyptien, d'une part, et, de l'autre, dans le conte indien et dans les contes européens, cet épisode du *vol* ou du *saut* est amené. Dans le conte indien et dans les contes européens, une introduction raconte de quelle façon le héros a obtenu les chevaux merveilleux qui bondiront jusqu'au faite du palais. Et même, dans plusieurs contes européens, les circonstances ne sont pas seulement analogues à celles du conte indien (veillées du plus jeune de plusieurs frères) ; elles sont semblables (jardin ou champs de blé ravagés, la nuit, par les chevaux merveilleux ; veillées successives des frères, dont le plus jeune, qui seul ne s'est pas endormi, capture les chevaux). Quant au conte égyptien, rien absolument n'y prépare l'épisode de l'*envolée*. Enfin, — et cela, dans les deux groupes des contes européens comme dans le conte indien, — après son exploit, le héros s'enfuit, et il faut le forcer à profiter de sa victoire.

Qu'on dise donc, si l'on veut, que l'épisode en question est venu, dans les temps lointains, de l'Égypte dans l'Inde ; mais alors il y serait venu pour s'y modifier (*chevauchée* au lieu d'*envolée*) et pour s'unir étroitement à une introduction sans laquelle l'exploit du héros serait incompréhensible, ainsi qu'à une dernière partie caractéristique. Et c'est ainsi modifié, ainsi encadré, qu'il aurait repris la route de l'Occident.